



— SI SENIORS !

Jusqu'à la fin

Comme tous les Ehpad, la maison Verdier doit gérer l'isolement, la maladie et la souffrance de ses résidents. Et, au bout du compte, les accompagner dans la mort.

10 juillet 2025 Épisode n° 2

Texte Nadia Hebbar

Photo Victorine Alisse



e peux emprunter votre téléphone ? » La voix retentit comme une alarme. À peine la photographe Victorine Alisse et moi installées dans

des fauteuils du troisième étage, une femme en fauteuil roulant s'approche. Elle ne veut ni eau, ni télévision. Elle réclame seulement une voix. Celle de son fils, qu'elle n'a pas vu depuis six ans. « *Mon fils, je veux parler à mon fils, s'il vous plaît* », répète la résidente, ses mains crispées sur les accoudoirs. L'appel ne se fera pas. Quelques minutes plus tard, une autre résidente lève les bras. Elle cherche sa nièce. « *Petite comme ça !* », mime-t-elle avec sa main. Mais il n'y a pas de gosse dans ce couloir. Juste un long silence et des visages en attente. 1^{er} juillet. Montrouge, comme toute l'Île-de-France, suffoque sous la canicule. À l'Ehpad Madeleine-Verdier, ce ne sont pas les 40°C qui font monter l'angoisse. L'alerte du jour : aurais-je une visite aujourd'hui ? Ce que guettent les résidents, c'est l'ascenseur. Ce

qu'ils espèrent, c'est une silhouette connue. Mais il n'y a personne.

Alors ils s'adaptent. Certains envoient des messages vocaux à leurs enfants – « *Pense à bien boire aujourd'hui !* ». D'autres serrent contre eux une poupée en plastique. Quelques-uns évoquent fièrement des petits-enfants partis vivre « à Londres » ou « à San Francisco ». D'autres n'attendent plus personne. Cet après-midi, sur le créneau des visites, trois proches seulement croisés dans ce couloir du quatrième étage. « *En général, il y a trois ou quatre familles par étage*, souffle Dalel Boudia, secrétaire de la maison Verdier. *C'est difficile pour certains, surtout en été, avec les vacances, la chaleur...* » Quelque chose rappelle les mois suspendus du Covid, quand il était interdit de visiter ses proches en Ehpad, même pour dire adieu. Quatre ans après, une loi a consacré un « droit de visite » pour lutter contre l'isolement. Sur le terrain, les absents sont nombreux. Dans cet Ehpad comme ailleurs, les résidents ont

souvent moins de proches vivants que les personnes âgées à domicile. La famille ne meurt pas toujours, mais parfois, elle s'oublie dans les agendas. Il y a ceux qui sont « *en déplacement* », ceux qui « *ne supportent plus d'être oubliés par leur mère* », nous lance une femme en s'éloignant prestement, et ceux qui ne sont plus là. Et puis il y a ceux qui viennent, coûte que coûte.

« Je n'étais pas tentée au début non plus. Avec tout ce que j'entendais sur les Ehpad, même en privé, avec Orpea, c'était inquiétant. On se demande sans cesse : "Est-ce que j'ai bien fait ? Est-ce qu'elle est assez bien ici ?" »

Sylvie a hésité avant de placer sa mère Marie à l'Ehpad

Madeleine-Verdier

« *Maman, pas trop chaud ? Attends, je vais chercher de l'eau !* » Elles se regardent. La même allure, décalée d'une génération. Au quatrième étage, encore en travaux, Sylvie pousse lentement le fauteuil de sa mère Marie. D'habitude, c'est le parc. Mais dehors, « *c'est un four* ». Ici, la clim est censée fonctionner – du moins dans la salle commune, la seule pièce de l'Ehpad à en être équipée. Mais ce jour-là, elle est en panne à cause de la chaleur, encerclée par des ouvriers. Alors Marie et sa fille tournent en rond, en évitant chaque boîte à outils. Sylvie vient au moins une fois par semaine, parfois deux, entre deux réunions en télétravail. Elle habite tout près, à Châtillon. « *Avant, ma mère était en province, à plus de 100 kilomètres. Là, on est à côté, presque ensemble* », dit-elle, mi-sourire, mi-étonnée de cette proximité retrouvée. La mère parle peu, mais ses yeux la suivent avec tendresse. Sylvie ne se

souvenait pas l'avoir vue sourire comme ça.

« *Demi-tour par là* », lance-t-elle en pivotant le fauteuil. La décision de mettre sa mère en Ehpad n'avait rien d'évident : « *Je n'étais pas tentée au début non plus. Avec tout ce que j'entendais sur les Ehpad, même en privé, avec Orpea, c'était inquiétant.* » L'hospitalisation a précipité la décision. Il fallait choisir vite : « *On se demande sans cesse : "Est-ce que j'ai bien fait ? Est-ce qu'elle est assez bien ici ?"* » Dans cet Ehpad, Sylvie a trouvé une sorte de réconfort. « *Regardez, ils font attention à l'assortiment de ses vêtements avec ses bijoux.* » Mère et fille bouclent leur tour.



Sylvie rend visite à sa mère, Marie, résidente à l'Ehpad Madeleine-Verdier, à Montrouge (Hauts-de-Seine), le 1^{er} juillet 2025 — Photo Victorine Alisse/Hors Format pour *Les Jours*.

Mais à l'autre bout du couloir, une voix claque. Une femme surgit, furieuse : « *Ils sont pas sérieux ! Avec cette chaleur, on laisse ma mère dans la salle commune, avec tout ce bruit ! Je vous avais dit de toujours la mettre dans sa chambre !* » Elle s'emporte, se montre sèche avec une aide-soignante, puis tourne les talons et file vers le chevet de sa mère. Brigitte ressort, à bout de nerfs. Elle s'assoit pour calmer ses larmes, puis revient doucement près du lit de sa mère. Il fait sombre. Les volets baissés étouffent la lumière. Autour, quelques meubles simples : une chaise, une

petite table, des traces de vie. Une photo jaunie encadrée, des bibelots venus de Vendée, sa région d'origine, une carte postale, des livres cornés. L'air est plus frais. Un petit climatiseur casse le silence. « *C'est moi qui l'ai acheté* », confie Brigitte, presque à voix basse. Le ventilateur fourni par l'établissement ne suffisait pas et faisait trop de bruit. Sa mère déteste le bruit. Le lit médicalisé trône au centre de la chambre, impossible à ignorer. Sa mère dort. Elle respire par à-coups, des tubes d'oxygène plantés dans les narines. La peau est fine, tendue. Les bras, maigres comme du papier froissé. De loin, elle paraît paisible. De près, on devine la fatigue. « *Elle attend de mourir* », répète Brigitte.

Sa mère aurait voulu qu'on l'aide à mourir, mais ça n'est pas possible en France. Alors Brigitte a mis sa vie en pause et attend que sa mère s'en aille

Sa mère avait 94 ans quand son corps a commencé à lâcher. Un jour, elle n'avait plus le même appétit. « *C'est le grand âge* », répétaient les médecins. Puis une prise de sang, un appel en urgence. « *Votre mère souffre de deux maladies rares.* » Hospitalisation, transfusions, enchaînement de complications : pneumopathies, aspergillose, embolie, cancer de la moelle. « *Elle ne voulait pas en arriver là.* » Là, c'est une chambre d'Ehpad. En janvier dernier, sa mère marchait encore avec son déambulateur. Puis vient l'hôpital : quatre semaines allongée, sans jamais pouvoir se relever. On lui parle alors de rééducation. « *J'ai fait confiance, on m'a dit qu'elle allait récupérer.* » Mais la réalité s'impose. Il faut un Ehpad, et vite.

Brigitte envoie seize dossiers, visite douze établissements. Et quand une place se libère en juin à la maison Verdier, elle y dépose les premiers cartons. La direction lui parle de soins palliatifs. « *Je nous voyais nous promener dans le parc, raconter nos histoires. C'était juste impossible* », se souvient-elle, les doigts agrippés au rideau de la chambre. Elle demande un second avis d'un médecin. Même verdict. Alors elle cède : « *Pour son bien, je devais écouter sa volonté.* »

Car sa mère ne veut plus vivre. Elle le disait chaque jour : « *Pourquoi vous me laissez comme ça ?* » Pour sa fille, c'est la lucidité de quelqu'un qui refuse qu'on la retienne à tout prix. Mais mourir, ça ne se décide pas. Pas en France. Pas encore. Fin mai, l'Assemblée a adopté une proposition de loi sur l'aide à mourir, portée par les députés du groupe Les Démocrates (centre). Elle permettrait, sous conditions strictes, à certains malades incurables de demander une substance létale. Mais il faudrait attendre son application en 2026, si le texte arrive à passer le Sénat.



Visite chez une résidente ; un calendrier dans une chambre à l'Ehpad Madeleine-Verdier, à Montrouge (Hauts-de-Seine), le 1^{er} juillet 2025 — Photo Victorine Alisse/Hors Format pour *Les Jours*.

Alors la mère attend. Et sa fille aussi : « *Je ne dis pas que ça me ferait plaisir qu'elle parte. Mais ce serait un soulagement pour elle. Et, d'une certaine manière, pour moi aussi. Le plus tard possible. Mais je ne veux pas être égoïste.* » Elle s'excuse de ses larmes. Depuis un an, Brigitte a mis sa vie en pause. Elle est devenue la mère de sa mère. « *Je ne veux pas qu'elle meure seule.* » Quand sa mère entrouvre les yeux, elle se précipite pour lui prendre la main : « *Elle n'a que moi. C'est dur de venir, de la voir comme ça.* » Depuis un moment déjà, elle parle d'elle au passé.

Un étage plus haut, une porte est entrouverte. À l'intérieur, les voix sont basses, un souffle pressé. Pas besoin de rentrer pour comprendre. Derrière, une respiration s'accélère, se fait plus forte, presque haletante. Le compagnon de Leila est arrivé il y a six mois. « *Parkinson* », explique-t-elle. Leila s'en souvient : il refusait l'Ehpad, c'était un non catégorique. « *Mais on n'avait pas le choix* », murmure-t-elle. À l'entrée de la chambre, une phrase tombe, à demi-voix : « *On espère juste que ce ne sera pas aujourd'hui. Il faut que toute la famille soit là...* » Au début, le résident venait dans la salle commune, restait manger avec les autres. Puis il y a eu des douleurs au ventre, des plaintes et de la morphine pour soulager. Maintenant, les souffles seuls occupent la pièce. Ce n'est plus le moment.

« Elle voulait vraiment partir. Et moi aussi, quand ce sera le moment... J'espère qu'on ne me laissera pas souffrir comme elle. J'attendrai la piqûre. »

La tante de Christine vient de mourir

Alors que Leila veille sur son compagnon, une autre famille arrive à la fin d'un parcours. Elles avancent lentement, deux femmes et un sac-poubelle. L'une d'elles lève les yeux, fatigue en bandoulière : « *Ah... je pensais que vous étiez les pompes funèbres* », nous dit-elle. L'amie de la famille s'assoit, puis soupire. À côté d'elle, Christine, la nièce. Sa tante a rendu son dernier souffle il y a quelques minutes. 96 ans. Une fin « *attendue* », presque souhaitée. Dans les haut-parleurs de la salle, *Papaoutai* de Stromae. Le moment n'est pas aux larmes. « *Elle voulait tellement partir. Pour elle, c'est un soulagement.* » Christine parle bas, le regard droit. Elle raconte l'arrivée à l'Ehpad, un an et demi plus tôt. Ça commence avec une hémorragie cérébrale, un séjour aux urgences, puis à sa sortie, la question – la vraie : « *Tu crois pouvoir rentrer chez toi maintenant dans cet état ?* » Sa tante y croyait. Christine, pas vraiment. « *Je lui ai dit : "Imagine. Tu te lèves. Tu fais comment avec les marches ? Chez toi, y'a pas la place pour faire demi-tour. T'as pas de rampes."* » Sa tante a insisté. Même essayé de convaincre sa kiné. Rien n'y a fait. « *On a choisi l'Ehpad le plus proche. Puis... la transition s'est faite, on va dire.* »



Deux ambulanciers, dont Yassine Boughouti, passent chercher un résident de l'Ehpad Madeleine-Verdier, à Montrouge (Hauts-de-Seine), pour l'emmener à l'hôpital, le 1^{er} juillet 2025 — Photo Victorine Alisse/Hors Format pour *Les Jours*.

Sa tante, elle la décrit comme une « *angoissée de naissance* ». Elle sortait peu, sauf pour une partie de loto ou de Dame de pique. Depuis une semaine, plus personne ne la voyait. Sa chambre de 18 m² était devenue son monde. Ses yeux s'ouvraient à peine. « *Elle me disait : "Pourquoi là-haut il ne veut pas me faire une place ?"* » Christine lâche un rire sec : « *Elle l'engueulait, là-haut. Tout le temps.* » Ces quelques mots auront été les derniers. Christine se lève, les pompes funèbres sont arrivées. La morgue de l'Ehpad est fermée à cause des travaux, alors on attend qu'ils emmènent le corps par les escaliers. Christine reste là. Papier signé, sac-poubelle toujours à la main. Elle regarde droit devant. « *Elle voulait vraiment partir. Et moi aussi, quand ce sera le moment... J'espère qu'on ne me laissera pas souffrir comme elle. J'attendrai la piqûre.* » Le couloir se remplit doucement du bruit des gobelets, des plateaux et des yaourts : c'est l'heure du goûter. *Alors on danse* s'échappe d'une enceinte. Christine reprend le sac-poubelle. La chambre doit encore être vidée.

À la maison Verdier, les allers-retours ne s'arrêtent jamais. Au rez-de-chaussée, Yassine Boughouti pousse lentement un

brancard. Le résident qui s'y trouve, perfusé pour éviter la déshydratation, doit encore passer quelques examens. À cette période de l'année, c'est fréquent. Yassine est ambulancier depuis dix ans. Il a bien vu un « *après-Covid* ». La mobilisation, les applaudissements, tout ça semble loin. « *Aujourd'hui, les établissements font avec ce qu'ils ont. Et ce n'est clairement pas assez.* » L'an dernier, deux tiers des Ehpad étaient en déficit. Lui le voit dans les couloirs : le personnel débordé, les soins à flux tendu, les résidents seuls dans leur chambre. « *On ne peut pas détourner nos yeux.* »

Après son passage, l'accueil retrouve un peu de calme. C'est bientôt l'heure du repas. Quelques résidents quittent lentement le rez-de-chaussée pour rejoindre l'ascenseur. « *Ne vous inquiétez pas, prenez votre temps pour vider la chambre* », rassure Dalel Boudia, la secrétaire. Elle s'adresse à Leila. Ses yeux bleus sont désormais un peu rouges. On comprend. Elle finit par prendre du courrier puis ressort avec ses proches : elle doit encore préparer de la paperasse pour que son bien-aimé soit enterré avec les siens, en Algérie. 🇩🇯

PDF généré le 10 juillet 2025 pour yannschreiber@gmail.com

Texte Nadia Hebbar

Photo Victorine Alisse

Édité par Lucile Sourdès-Cadiou

Vous pouvez consulter une version enrichie de cet article à l'adresse :
<https://lesjours.fr/obsessions/ehpad/ep2-fin-de-vie/>

Éditeur

Les Jours est édité par la société *Les Jours SAS*.

- *Capital social* : 130 170 €
- *Immatriculée sous le numéro 812 749 323 au RCS de Paris.*
- *Numéro de TVA intracommunautaire* : FR 12 812749323
- *Numéro de CPPAP* : 0128 Y 92937
- *Adresse* : Les Jours - 14 rue de Rouen - 75019 Paris
- *Téléphone* : 09 83 98 59 95
- *E-mail* : contact@lesjours.fr
- *Directrice de la publication* : Isabelle Roberts